

La bibliothèque, mère de l'histoire des femmes

L'histoire des femmes, du moins dans sa dimension collective et universitaire, a trente ans. Née du mouvement des femmes, elle a répondu à un double désir : celui de briser le silence qui enveloppe l'existence des femmes, de rendre visible leur rôle dans la trame du temps, en retrouvant leurs traces effacées ; celui de poser les questions autrement, en introduisant dans leur agenda celle de la différence des sexes, singulièrement omise, alors qu'elle traverse l'économique, le social, le politique, le culturel, le symbolique..., comme une ligne de partage, voire de fracture, majeure.

De l'histoire des femmes...

En trente ans, cette histoire a progressé par de nombreux travaux – thèses, livres, articles, colloques – qui ont nécessité bien des séjours en bibliothèque, et qui l'ont enrichie à leur tour de nouveaux sédiments, dépôts remaniés d'une mer abyssale. Elle a changé, aussi, dans ses objets et dans ses points de vue.

D'abord, elle a été plutôt une histoire des femmes, soucieuse de les saisir dans le quotidien de leur vie, celui des travaux et des jours, à la manière d'Yvonne Verdier, décryptant les *Façons de dire, façons de faire* du village bourguignon de Minot¹, qu'elle explorait. Il s'agissait de rencontrer les femmes là où elles étaient, de repérer les lieux de la sociabilité féminine, ruraux – la fontaine, le jardin, le marché – ou urbains – le lavoir, la rue, l'atelier, le salon – et toujours la maison ; d'identifier des rôles inscrits dans un corps dénaturalisé et dans une famille resexualisée : mariage, maternité, veuvage, célibat, mais aussi beauté, séduction, prostitution furent les mots clefs d'une recherche qui s'efforçait de capter dans leur temporalité l'ordinaire de la « condition » féminine dans ses rôles les plus traditionnels, d'historiciser en quelque sorte les données de l'ethnologie, de la démographie historique, voire de l'anthropologie.

Deux séries de représentations sous-tendaient ces perspectives : celle de la femme victime, voire opprimée par une domination inhérente aux rapports de sexe ; celle, plus positive, de la culture féminine, des humeurs et des gestes, de l'oralité et des objets, fondée sur la reproduction, dans un temps impalpable et un

espace restreint. À dominante anthropologique, cette histoire coïncidait avec les préoccupations de la Nouvelle Histoire, à laquelle elle apportait une dimension supplémentaire. Descriptive et poétique, elle reposait plutôt sur des monographies – biographies ou portraits de groupe – tentées par l'inventaire des comportements et des paysages. Elle garde aujourd'hui son charme et sa vigueur.

Puis d'autres préoccupations se sont fait jour : par exemple, celle de sortir d'une vue trop passive de femmes soumises à leur condition, sans action, sans pouvoir sur le cours des choses. Ce pouvoir, difficile à appréhender, parce que caché ou nié, souvent de l'ordre de l'obstruction ou du contre-pouvoir, on pouvait néanmoins le soupçonner, le déceler. Animées par cette inquiétude politique, désireuses de sortir des clôtures et des catégories admises, des recherches ont pris pour thème les formes de pouvoir des femmes, les relations du public et du privé ; elles ont interrogé la place des femmes dans la cité, scruté leurs actions de toutes sortes (refus, résistances, rébellions, déguisement, travestissement...), des plus informelles aux plus organisées. La subversion des apparences dans la mode, les déplacements et les voyages, les voies d'appropriation de la lecture ont retenu l'attention autant que les revendications et les mouvements de toute nature, les groupes et les associations. On est passé du « que sont-elles ? » au « que font-elles ? »

Le féminisme, action collective des femmes pour leurs droits, a suscité un ensemble de travaux, prenant la suite des recherches pionnières et oubliées d'une « Belle Époque » qui fut aussi son « âge d'or »². Ils en ont restitué les formes, les moments, les actrices, les crises. L'histoire du féminisme n'est plus aujourd'hui la « parente pauvre » que Geneviève Fraisse déplorait au début des années 1980. Pas plus que l'antiféminisme, son double conflictuel³.

...à l'histoire du genre

À cette perspective beaucoup plus relationnelle, le genre a donné consistance. Le genre – à savoir la différence des sexes produite non par une introuvable nature dont justement il dissèque le discours, mais par la culture et par l'histoire – est un instrument problé-

1. – Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979 ; Collectif, « Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie », *Annales ESC*, 1986, n° 2 (mars-avril), p. 271-293.

2. – Laurence Klejman et Florence Rochefort, *L'Égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses FNSP / Des femmes, 1989. Sur cette historiographie, voir Michelle Perrot, « Le XIX^e siècle revisité par le féminisme contemporain », dans Stéphane Michaud et al., *L'Invention du XIX^e siècle*, II, *Le XIX^e siècle au miroir du XX^e*, Paris, Klincksieck, 2002, p. 137-149 ; Michelle Perrot, « Genre et histoire du féminisme », dans Janine Mossuz-Lavau, *Genre et politique*, à paraître aux éditions de La Martinière, 2004.

3. – Christine Bard (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.

Planche de l'*Encyclopédie* de Diderot

Relieur, pl. I

BNF, département des Estampes et de la Photographie, Ma 29 Fol. rés., t. VIII

Planche de l'*Encyclopédie* de Diderot

Relieur doreur, pl. V

BNF, département des Estampes et de la Photographie, Ma 29 Fol. rés., t. VIII

4. – Luc Capdevila, François Rouquet, Fabrice Virgili, Danièle Voldman, *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*, Paris, Payot, 2003.

5. – La meilleure perspective historiographique est celle de Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions Fontenay – Saint-Cloud, 1998.

6. – Françoise Héritier, *Masculin / féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996; *Masculin / féminin. II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002.

7. – Annick Tillier, *Des criminelles au village. Femmes infanticides en Bretagne (1825-1865)*, Rennes, Presses universitaires, 2001.

matique efficace, qui conduit à envisager autrement les choses. De deux manières, au moins. D'une part, en prenant à bras-le-corps les événements tels que les révolutions ou les guerres, pour voir comment celles-ci modifient les rapports entre hommes et femmes. On a longtemps cru, non sans naïveté, que les premières étaient plus efficaces que les secondes, parce que plus subversives de l'ordre établi. C'est, en réalité, bien plus complexe. Ainsi la Révolution française se révèle-t-elle très contradictoire. Elle se dit égalitaire et « universelle », l'est effectivement sur certains points (héritage, divorce), mais exclut les femmes de l'exercice du droit de vote, reléguant le sexe entier au rang des « citoyens passifs », aux côtés des mineurs, des étrangers et des plus pauvres. Exclusion renforcée par la révolution de 1848, qui proclame le suffrage « universel », mais sans les femmes. Il ne s'agit pas d'un complot contre les femmes, ni même d'une exclusion méditée et justifiée, mais d'une conception du public et du privé comme deux sphères fondamentales, distinctes, complémentaires, à peu près équivalentes des sexes, fortement différenciés au nom de la biologie et de l'utilité sociale.

À l'inverse, la Grande Guerre, retour implacable à l'ordre des sexes, hommes au front, femmes à l'arrière, les remplaçant, aidant, soignant, induit des effets inattendus qui infléchissent ou précipitent des évolutions en cours. Le livre récent de Luc Capdevila, François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman⁴ tente, avec bonheur, de faire la balance des modifications, sur une trajectoire qui prend en compte les deux guerres mondiales, si différentes par ailleurs. De telles études n'excluent pas les recherches sur les infirmières, les « munitionnettes », les paysannes laboureuses, les conductrices de tramway de la Grande Guerre, ou sur les résistantes (et collaboratrices) de la seconde; bien au contraire, elles les supposent. Mais l'interrogation sur les frontières des sexes, qui s'inscrit au cœur du genre, a une fonction heuristique efficace⁵. Je ne vois pas, pour ma part, d'opposition entre « histoire des femmes » et « histoire du genre », la première pouvant difficilement oublier la seconde, à laquelle elle est indispensable.

D'autre part, le genre apprécie les territoires partagés (l'éducation, le travail, le pouvoir, la sexualité...), les expériences limites (le crime, la création), les lieux de rencontre ou d'évitement. Le difficile accès aux savoirs des filles, qu'on éduque bien avant de les instruire, éclaire la « valence différentielle des sexes » pour reprendre l'expression de Françoise Héritier⁶, au regard des sociétés, des religions et des États. On mesure le jeu complexe des aspirations propres des femmes, tenaces dans leur demande d'éducation, et des besoins sociaux qui s'expriment de façon caricaturale : la féminité est tantôt antithétique du latin, des techniques et des sciences, tantôt leur nécessaire recours si les hommes les boudent ou les désertent. La féminisation d'un type d'études ou d'un secteur professionnel ne saurait se décrire en termes de pur progrès de l'égalité, qu'elle est aussi, mais de subtile modification de la frontière des sexes dans le champ du réel.

Femmes criminelles

Parmi les expériences limites, le crime mérite de retenir l'attention, parce qu'il met en scène, de manière brutale et intrigante, la différence des sexes et son traitement. La population carcérale est massivement masculine : à près de 96 % aujourd'hui. Police et justice passent leur temps à gérer les « illégalismes masculins », ce qui pose la question de leur définition, et celle de la violence comme expression de la virilité. Les femmes se situent majoritairement du côté des victimes et des plaignantes, et l'augmentation de certains contentieux, notamment sexuels, vient de ce que la plainte des victimes – enfants, femmes – est devenue audible et recevable. En fut-il toujours ainsi? Non, en tout cas pas au même degré. On constate cette dissymétrie dès le début des statistiques pénales, mais plus faiblement. La criminalité féminine poursuivie était moins exceptionnelle. L'infanticide faisait partie du paysage judiciaire, surtout dans les régions rurales, parmi les servantes de ferme⁷. L'avorteuse appartenait plutôt à la ville, tandis que, au XIX^e siècle, la délinquante forestière laissait la place à la voleuse de grands

magasins. Pour être rare, la criminalité féminine n'en nourrit pas moins un imaginaire foisonnant, clef d'une sourde inquiétude pour la perversité domestique des femmes. L'empoisonneuse menace la quiétude des ménages et la mauvaise mère, l'équilibre des familles. Cette dernière ne mérite aucune indulgence, au rebours de la majorité des femmes traduites en justice, qui bénéficient d'une clémence appuyée sur la particularité de leur statut : les femmes ne sont pas sujets de droit, ne pouvant ni ester en justice, ni témoigner sans l'assentiment de leur mari. Irresponsables, elles ne sauraient être coupables. La sexualité s'enracine ici dans le droit lui-même⁸.

La répartition sexuée des lieux de séparation – le couvent, la caserne, la prison, longtemps l'école... – ou de rencontre – le café, le bal, le marché, le bordel, le salon, la rue... – pose toute la question de la mixité. Comment les sociétés organisent-elles les partages des sexes? À quelle symbolique, à quelles pratiques répondent-ils? Comment changent-ils dans le temps et l'espace? Comment se distribuent, à travers le temps, les moments de différenciation ou d'indifférenciation sexuelle? Pourquoi assiste-t-on aujourd'hui à une anxiété relative à la mixité, dans la ville, à l'école, et, souvent de la part de milieux conservateurs, voire intégristes, à une tendance au retrait, dont la position extrême est de voiler les femmes pour les soustraire au regard? L'histoire des femmes – et du genre – a ceci de particulier qu'elle s'inscrit dans la longue durée et concerne le présent.

La bibliothèque, témoin de l'histoire des femmes

De cette histoire, la bibliothèque est un haut lieu, à la fois théâtre, témoin et acteur. Longtemps, elle fut place interdite, citadelle imprenable, celle des savoirs refusés aux femmes, dont le latin constituait le sésame⁹. La lecture et l'écriture n'étaient pas pour elles, ou alors elles étaient réservées à une élite aristocratique et religieuse, dont la Vierge lisant de l'Annonciation figurait l'idéal. Les religions du Livre, christianisme et islam, reposent sur les clercs. Ceux-ci monopolisent les bibliothèques, où, au Moyen Âge, s'immiscent quelques rares copistes, parfois facétieuses comme cette anonyme qui, au détour d'un manuscrit, se désigne : « Me voici ». S'emparer de la lecture suppose bricolage, ou absence du maître. Au XIII^e siècle, les femmes nobles s'instruisent pendant que leurs seigneurs combattent en croisade, nous dit Georges Duby; à leur retour, elles ont changé, sont devenues plus raffinées, plus exigeantes : l'amour devient courtois. De même, à l'issue des guerres de Religion, M^{me} de Rambouillet intime aux reîtres de déposer leurs armes aux vestiaires des salons de la préciosité commençante. Gabrielle Suchon, religieuse défrôquée (elle a toujours gardé la tête couverte d'un voile), n'a jamais pu apprendre le latin, à son grand dam. Auteure de célèbres traités¹⁰, elle a substitué à la bibliothèque du couvent ce qu'elle appelle « l'école de la chambre ». Le retrait dans une « chambre à soi », dont

Virginia Woolf fera l'exigence minimale de l'écrivaine, voilà pour les femmes le luxe suprême. Leur appropriation de la lecture est d'abord privée, secrète, clandestine même. Une femme qui lit est toujours soupçonnée de perdre un temps qu'elle devrait employer autrement, à ses devoirs domestiques; de nourrir des rêves inconvenants, voire licencieux, comme le montre la représentation de la lectrice, souvent érotisée : fantasme masculin. De « vieilles » lectrices de la Belle Époque, aujourd'hui disparues, interrogées par Anne-Marie Thiesse il y a vingt ans, lui ont confié quel plaisir dérobé fut pour elles, le soir, sous la lampe ou sur l'oreiller, la lecture des « rez-de-chaussée » de journaux – ce tiers inférieur de la page occupé par les feuillets¹¹. Au XIX^e siècle, les bourgeoises ne vont pas au cabinet de lecture; elles y envoient leur femme de chambre, qui oriente leur choix en grapillant au passage une bribe de roman. Ainsi, les femmes lisent

8. – Christine Bard, Frédéric Chauvaud, Jacques-Guy Petit, Michelle Perrot (dir.), *Femmes et justice pénale (XIX^e-XX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires, 2002.

9. – Françoise Wacquet, *Le Latin ou l'empire d'un signe*, Paris, Albin Michel, 2001.

10. – Gabrielle Suchon, philosophe bourguignonne (1632-1703), est l'auteure de *Traité de la morale et de la politique* (1693), *Du célibat volontaire* (1700), *Petit traité de la faiblesse, de la légèreté et de l'inconsistance qu'on attribue aux femmes mal à propos* (1694), réédités par Séverine Auffret, sa principale biographe.



Le Petit Journal, supplément illustré du 23 juillet 1896

BNF, département Philosophie, Histoire, Sciences de l'homme, Fol. Lc2 3011



Marie Perrot, *Le Petit Journal*, vers 1883
BNF, département des Estampes et de la Photographie, Oa 22(324)

d'abord par effraction, et chez elles. D'où aussi une certaine autodidaxie dans leur formation. Les bibliothèques demeurent des lieux masculins. À Paris, au XIX^e siècle, les bibliothèques publiques sont réservées aux jeunes filles une fois par an, durant la «quinzaine des institutrices» que Maxime Du Camp décrit avec un sourire égrillard.

Avoir une bibliothèque chez soi est tout aussi exceptionnel : c'est une pièce masculine. Les femmes achètent peu de livres ; excepté les aristocrates, elles ne sont ni collectionneuses, ni – encore moins – bibliophiles. Le roman de George Sand, *Le Compagnon du Tour de France* (1840), fournit un contre-exemple volontairement subversif. Pierre Huguenin, ouvrier menuisier, s'éprend de M^{lle} de Villepreux en découvrant sa bibliothèque, dont il se nourrit en empruntant les livres. C'est pourquoi il tarde à refaire la porte qui doit la fermer ; à la fois pour continuer à voir son héroïne et à lire ses livres. L'accès au savoir et aux femmes, à la femme hors pair qui le détient, se confondent. Ce renversement des rôles fait le caractère contestataire du roman.

La féminisation des bibliothèques s'opérera au XX^e siècle, dans la foulée de l'accès aux études et à l'université, avec un émoi dont Simone de Beauvoir, lectrice assidue de la Bibliothèque nationale, est le témoin. Quel plaisir de pénétrer dans ce temple du savoir, lieu de rencontre et de sociabilité exceptionnel. La salle Labrouste a été, pour plusieurs générations d'étudiantes et de chercheuses, un inoubliable jardin des délices.

La profession de bibliothécaire s'est féminisée. Longtemps masculine, elle est désormais réputée «bien pour une femme», et de ce fait, quelque peu dévalorisée. Éprise d'action, Édith Thomas, chartiste et historienne, s'y sent enfermée, trop loin de l'actualité brûlante de juin 1936 : «Derrière, les murs de la Bibliothèque nationale, je me sentais comme en prison¹².» Les femmes sont aujourd'hui beaucoup plus lectrices que les hommes, qui désertent les humanités au profit des sciences, la littérature pour les techniques et les bibliothèques pour les laboratoires et les cabinets d'affaires. Le livre et la bibliothèque devenus objet et lieu de femmes : c'est assurément le signe d'une conquête, mais aussi d'une révolution de la communication et des échanges. Les frontières des sexes sinuent avec celles du savoir.

La bibliothèque, source de représentations

Physiquement absentes de la bibliothèque, les femmes hantaient les livres. Leur histoire a d'abord été celle de leurs représentations : elle s'est écrite à partir des discours, plus ou moins normatifs, qui parlent d'elles, et des images qui les peignent. Traités philosophiques¹³, discours politiques, ouvrages médicaux¹⁴, de piété, d'éducation, pamphlets, tableaux et physiologies, romans... livrent, pour chaque époque, des éléments factuels et des opinions. L'inquisition du regard fait se lever les femmes comme les corps au jour

du Jugement dernier. Il est vrai que les femmes sont partout et nulle part. Les entrées «femmes» étaient rares dans les anciens fichiers. C'est au chercheur d'imaginer les types de documents ou les séries qui les concernent davantage. Par exemple, les manuels de savoir-vivre, de correspondance ou d'arts ménagers disent ce qu'on attendait des filles et des femmes. Trois catégories à scruter : les images, en particulier les fonds d'estampes ou de photographies, plus proches de la vie quotidienne ; les journaux, spécialement la presse de mode, les magazines populaires, la *Gazette des tribunaux*, si riche en «faits divers» ; le roman, dont les «aveux», confession du privé, suggèrent, mieux que d'autres textes, les gestes des femmes¹⁵.

Pour l'atteinte des oubliés, des obscurs, l'archive, sans doute est plus riche, comme l'ont montré les travaux d'Arlette Farge¹⁶. On ne saurait, toutefois, opposer l'imprimé, lisse et glacé, à l'archive, brûlante. Il n'y a pas plus de spontanéité du document d'archive que de l'imprimé ; l'un et l'autre obéissent à des règles de construction, également scellés par la différence des sexes. Par ailleurs, l'entrée des femmes dans l'espace public, notamment par le salariat, les a transformées en objets d'observations. Celles-ci se sont multipliées au XIX^e siècle et l'on trouve beaucoup d'informations dans les enquêtes de l'économie sociale – telles les monographies de famille de Le Play – ou de l'Office du travail : ainsi sur l'industrie à domicile. «L'ouvrière» a beau être un «mot impie» (selon Michelet) : elle intéresse. Comme l'actrice, la prisonnière, la prostituée,

11. – Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du quotidien. Lecteurs et lecture populaires à la Belle Époque*, Paris, Chemin vert, 1984. Sur l'ensemble de ces questions, voir Martyn Lyons, «Les nouveaux lecteurs au XIX^e siècle. Femmes, enfants, ouvriers», dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1995, p. 365-400.

12. – Édith Thomas, *Le Témoin compromis. Mémoires*, présenté par Dorothy Kaufmann, Paris, Viviane Hamy, 1995, p. 59. Édith Thomas est une pionnière de l'histoire des femmes.

13. – Françoise Collin, Évelyne Pisier, Eleni Varikas, *Les Femmes de Platon à Derrida. Anthologie critique*, Paris, Plon, 2000.

14. – Claude Thomasset, «De la nature féminine», dans Christiane Klapisch-Zuber (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, II, *Le Moyen Âge*, Paris, Plon, 1991, p. 55-81.

15. – Mona Ozouf, *Les Mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995 ; *Les aveux du roman*, Paris, Fayard, 2001.

16. – Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.



François Courboin, *Jeune lectrice au Cabinet des estampes, pointe sèche, 1906*
BNF, département des Estampes et de la Photographie, Ef 324(1-2) Fol

17. – Roméo Arbour, *Dictionnaire des femmes libraires en France (1470-1870)*, Genève, Droz, 2003 (comporte 6 424 notices alphabétiques de femmes libraires).

18. – Danielle Régnier-Bohler, « La parole des femmes. Voix littéraires, voix mystiques », dans *Histoire des femmes en Occident*, II, *Le Moyen Âge*, op. cit., p. 443-500; et, entre autres, deux numéros spéciaux de *Clio, histoire, femmes et sociétés*, qui donnent de très nombreuses informations et comptes rendus : « Parler, chanter, lire, écrire », n° 11, 2000; « Intellectuelles », n° 13, 2001.

19. – *Le Journal des demoiselles*, remarquable exemple d'une presse de mode éducative et porteuse d'une vision relativement autonome des femmes, a été étudié par Christine Léger dans une thèse inédite, université Paris VII.

20. – L'Association pour l'autobiographie, créée par Philippe Lejeune (siège à Ambérieu-en-Bugey, Ain), a stimulé le dépôt de la littérature personnelle; les femmes semblent y tenir une place quasi paritaire.

l'institutrice, la domestique... : les femmes se déclinent en figures diverses que multiplie leur destinée sociale. Et la bibliothèque est, pour leur histoire, une source inépuisable.

Elle est, enfin, le réceptacle de la production des femmes et, comme tel, un témoin capital de leur accès à l'écriture et à la création. Création de l'objet et du texte, du contenant et du contenu. Des femmes, dans une proportion impossible à préciser, furent copistes de manuscrits dans l'ombre anonyme des couvents. Elles eurent plus de difficultés avec le livre, dont la plupart des métiers leur furent longtemps fermés, de manière opiniâtre, les ouvriers du livre manifestant une extrême misogynie, comme si la masculinité du livre était une affaire d'honneur. Dans les imprimeries, on leur refusait la typographie, les cantonnant aux emplois subalternes du brochage et de la reliure, dont certaines, à titre privé, firent un art. Elles eurent plus d'ouverture dans le commerce du livre, par le veuvage sous l'Ancien Régime, plus directement après la Révolution. En 1870, selon Roméo Arbour¹⁷, 34 % des brevets de libraire sont concédés à des femmes, à la fois éditrices et marchandes.

La bibliothèque, œuvre des femmes

Surtout, elles entrèrent en écriture, et c'est à cet égard que la balance des sexes serait la plus intéressante à établir. Quand apparaissent les premiers textes de femmes, décelables dans la (les) bibliothèque(s)? Nombre d'études ont été faites à ce sujet, qui montrent les chemins tortueux et contrariés de l'écriture féminine¹⁸. À la parole mystique, voilée, d'une Hildegarde de Bingen, d'une Marguerite Kempe ou d'une Marguerite Porete succède la parole lettrée de Christine de Pisan, impressionnante auteure de *La Cité des dames* (début du xv^e siècle). Au xvi^e siècle, c'est l'éclosion des poétesses. La Renaissance et la Réforme stimulent la lecture et libèrent l'écriture des femmes, créatrices du roman au xvii^e siècle. Désormais, elles deviennent « auteures » et, comme telles, peuplent les rayons des bibliothèques, où l'on cerne mieux leur présence, marginale mais croissante. *Mezzo voce* au xviii^e siècle. Au xix^e siècle, ce serait l'« invasion » des *bas-bleus*, si l'on en croit les misogynies. Les femmes, en tout cas, s'installent, dans tous les genres de la littérature, dans tous les secteurs de la bibliothèque. La bibliographie de George Sand remplit des pages du catalogue de la Bibliothèque nationale, spécialement précis et détaillé à son endroit. Un pointage sexué de la *Bibliographie de la France* montrerait sans doute cette avancée et ses inflexions, et peut-être aussi les défaillances du dépôt légal s'agissant des femmes (ainsi par exemple pour Flora Tristan). Il s'établit cependant une normalisation des écrits de femmes, perceptible dans la bibliothèque.

Les femmes publient des livres de toute nature, même si elles ont leurs domaines de prédilection. Mais aussi des revues, de mode principalement¹⁹, et des journaux, éventuellement plus politiques. Cet

avènement, désormais bien connu, des femmes au journalisme est un des aspects les plus novateurs du siècle, bien qu'elles continuent à dissimuler leur identité. Le vicomte de Launay, auteur des *Lettres parisiennes*, cache Delphine de Girardin, les saint-simoniennes se « prénomment », George Sand rédige anonymement une partie des *Bulletins de la République* de 1848. Leur contribution est surtout militante. La presse est pour le féminisme un moyen d'expression et de revendication qu'Hubertine Auclert (*La Citoyenne*) et Marguerite Durand (*La Fronde*) portent à leur point d'incandescence. Il faut quelque temps pour que le journalisme devienne pour les femmes un vrai métier. Avec Séverine, Louise Weiss, Geneviève Tabouis, c'est accompli. En attendant Françoise Giroud et ses émules. Même si le journalisme politique demeure, aujourd'hui encore, un secteur plutôt masculin.

Enfin, les femmes entrent au département des Manuscrits, ce qui, à la Bibliothèque nationale, constitue brevet de création. L'inventaire sexué des dépositaires serait captivant, révélateur, sans doute, du statut des femmes devant l'écriture et de leur attitude devant la mémoire. Conserver, déposer ses papiers n'est pas un geste anodin. Les déposer dans une institution publique, et spécialement celle-ci, signe un degré supplémentaire de conscience de soi²⁰. Qui a déposé? Et quand? Quelle est la part des papiers privés? Et des manuscrits d'ouvrages, des brouillons de l'œuvre? Le journal de Geneviève Bréton, largement inédit, a été déposé par son fils, Jean-Louis Vaudoyer. Les femmes auteures n'avaient pas toutes une politique de dépôt systématique. George Sand n'en avait aucune. Sans ses admirateurs, du vicomte de Lovenjoul, son conservateur, à Georges Lubin, son éditeur, tout serait dispersé ou détruit. Au contraire, semble-t-il, de Colette, Simone de Beauvoir et, tout récemment, Hélène Cixous. Aujourd'hui, l'IMEC (Institut Mémoire de l'édition contemporaine) fait d'ailleurs pour les revues et les écrivains « concurrence » à la Bibliothèque nationale; on y trouve les papiers de Marguerite Duras. Tandis que, pour les féministes, la bibliothèque Marguerite-Durand à Paris, et à Angers les Archives du féminisme, initiative de Christine Bard, tentent de constituer une mémoire, souvent défaillante, des mouvements de femmes. C'est dire qu'un inventaire serait le bienvenu.

La bibliothèque est, pour l'histoire des femmes, une mine insondable d'images, de mots, de textes, d'elles et sur elles. Un instrument irremplaçable, une source inépuisable. Un lieu de travail et de rencontre qu'elles se sont peu à peu approprié. Elle s'enrichit aujourd'hui de leur apport, venu souvent de ses entrailles, dans une spirale sans fin, un flux et un reflux qui ne cessent de la vivifier et de la recréer.

Michelle Perrot

Professeuse émérite de l'université
de Paris 7 – Denis Diderot.